

La planque

D'abord, c'est cette saloperie de boucle de ceinture qui m'a fait perdre quelques précieuses secondes. Un de ces modèles pour lesquels il faut rentrer le ventre pour débloquer l'axe vertical. Des abdos à soixante-trois ans, est-ce bien raisonnable ? Ensuite, c'est la fermeture éclair qui s'y est mise. Cette fameuse loi des séries qui en vient toujours à jalouser la loi de la gravité universelle. Une bonne minute à me débattre, à tirer, à dandiner des hanches comme un homard dans sa nasse.

Et dire que j'étais juste sorti chercher des cigarettes.

Vers dix-sept heures, après deux jours de diarrhée chronique, mes intestins semblaient avoir signé un cessez-le-feu provisoire. Accords collatéraux entre mes entrailles et une dépendance hasardeuse à la nicotine. Drapeau blanc agité entre les belligérants.

Bien entendu, le tabac du coin était fermé. « *Je reviens tout de suite* », tu parles. Surfait le commerce de proximité ! La gare n'était pas loin. Deux cents mètres à peine. C'était jouable.

Pari perdu ! Courir aux toilettes à travers la salle des pas perdus, eux aussi. Un vrai naufrage. Cela me dégouline le long des jambes jusque sur mes souliers vernis. Pantalon de lin blanc, bien entendu. On est en été et quand on a la classe... L'horreur. Les toilettes des hommes sont fermées. « *Attention, sol glissant* », bien en évidence. En revanche, pas de file chez les dames. La malchance, parfois, présente un angle mort.

Mes intestins se contractent sporadiquement et, quand la fermeture éclair lâche enfin, je suis maculé des chevilles à la taille, ou presque. Tout ça pour un paquet de cigarettes sans filtre.

La *tourista* sans même quitter l'hexagone. Voyageur immobile, exotisme de

pacotille. C'était notre ultime entrevue pour peaufiner les derniers détails du casse. Une gargote vaguement hispanique pas loin de la Francilienne. Je l'avais bien formé ce petit jeune-là. Toujours une position de repli et jamais le dos à la porte. C'est le béaba. J'avais toujours été du genre navigateur solitaire mais, pour ce coup-là, à mon âge...

« *Picante, caballero ?* » Je m'entends encore répondre « *Porque no...* ». La témérité gastrique, ultime héroïsme des citadins. Moi qui croyais avoir l'estomac blindé après mes quatre années de tôle. Et le vin n'avait rien arrangé. Drôle de goût ce pinard.

Quand nous nous sommes quittés, on a mis nos montres à l'heure, comme dans les films. Ce serait mon dernier coup avant la retraite, histoire d'entretenir la nostalgie et de me bricoler encore quelques bons souvenirs. Puis, *basta*.

Cela n'a pas vraiment été ça. Les meilleurs plans ont toujours une faille. Deux nuits et une journée entière à passer du salon à la salle de bain sans jamais transiter vraiment par la case repos. Cauchemardesque.

Plus que cinq ou six feuillets sur le rouleau. Comme d'habitude. L'animatrice des ateliers créatifs, section « papier mâché », a dû passer par là. Juste de quoi essayer mes chaussures italiennes. Pour le reste, autant sacrifier ma chemise. Le seul avantage du lieu c'est que l'eau n'y manque pas. Mes vêtements maculés s'amoncellent dans un coin et je finis nu comme un ver dans la variation un tantinet obscène d'un penseur de Rodin qui aurait troqué son inconfortable rocher contre un WC en faïence.

Derrière la porte, j'entends le vrombissement du sèche-main électrique et le tintement des pièces de monnaie qui tombent dans l'escarcelle de la préposée. Le bruit répété de la chasse d'eau n'a pas encore attiré son attention. Ma présence devrait pourtant avoir assez rapidement un effet négatif sur ses revenus. Cela doit bien faire vingt minutes que je squatte une des toilettes réservées à la gent féminine.

Le temps passe. Mon ventre se domestique un peu. Je crois que je connais maintenant par cœur chacun des graffiti qui s'affichent sur les murs. Un haut lieu de la liberté d'expression et une forme de paralittérature, assez circonscrite

bien entendu, mais qui vise à l'efficacité. Réfléchit-on mieux les fesses à l'air ? Existe-t-il une philosophie spécifique aux lieux d'aisance ?

Je prendrais bien mon feutre pour participer à l'effort scatologique commun - il est dans une des poches de mon pantalon, glissé dans la spirale de mon agenda de cuir, codé comme il se doit, mais, dans l'état où sont mes vêtements, je préfère m'abstenir. Autant assumer mon naturisme de gare et revendiquer ma nudité assise avec un maximum de sérénité.

Finalement, pourquoi ne pas rester ici quelques temps ? Attendre ici ou ailleurs. C'est frais et plutôt calme. Dans ma jeunesse, j'ai connu des soirées bien plus tumultueuses. Et pour ce qui est d'aller « en boîte », ça va. La mienne fait à peine un mètre carrelé, mais cela peut aller. J'ai même une place assise.

Bon sang, il n'y a pas que de quoi écrire dans cette fichue poche, il y a aussi mon GSM ! Après des années de cabane, c'est un réflexe que l'on perd un peu. Du bout des doigts, je devrais parvenir à récupérer l'engin dans l'épave de mon costume sans trop me salir les mains. A la Pilate, en somme. La batterie s'offre le grade de caporal-chef : trois barrettes. Avouez que, étant donné les circonstances, cela correspondrait presque à une improbabilité statistique. Il me suffit de passer en revue mes contacts.

Mon ex ? Je la vois mal m'imaginer dans ma tenue actuelle et dans ce cadre sordide, qui plus est. Elle n'est jamais venue me voir lorsque j'étais en cage alors penser un instant qu'elle puisse me glisser des sous-vêtements sous la porte des toilettes. « Oh ! Mon Dieu, qu'est-ce que tu fais là ? Quelle horreur ! Non, c'est au-dessus de mes forces. Ne me demande pas ça ! »

Mon fils ? Il y a des siècles que nous ne nous sommes plus parlé. Finalement, je retrouve le numéro d'Henri, un patron de bistrot où j'ai eu un temps mes habitudes. C'était l'époque, pas si lointaine, où je préférais la froideur du zinc à chaleur du plomb. Quelques mots pour lui décrire ma situation. On est en juillet mais il croit à un poisson d'avril. Il raccroche, hilare.

Il me reste, dans mon répertoire, un électricien, un plombier, deux serruriers - on n'est jamais trop prudent -, l'avocat à qui je dois encore quelques heures de vaines prestations et une demi-douzaine d'amis perdus de vue depuis

que je me suis fait pincer. De toute façon, puisque je suis en liberté conditionnelle, il serait bien imprudent de contacter mes anciennes relations. Ce serait le retour à la case prison sans même passer par la case mouchard.

Sur mon île déserte, avec pour tout palmier le réservoir d'une chasse d'eau, je robinsonne la vacuité de ma destinée, les yeux rivés sur l'horizon du verrou qu'il me faudra pourtant bien tirer un jour.

Le temps passe et la nuit tombe sur mon îlot de fortune. Les trains se font plus rares. Le braquage est prévu à l'heure d'ouverture des guichets. J'ai encore un peu de temps devant moi. Après tout, cette planque-ci en vaut bien une autre. Pour le flingue et les fringues, on verra plus tard.

Je me résigne donc à passer la nuit dans les toilettes de la gare, avec le carrelage mural pour unique oreiller. Cent quatre-vingt quatre pavés. Très précisément. Dont trois fêlés. Je viens d'en effectuer l'inventaire comme Crusoe le relevé topographique de son île. Je compte les pavés comme d'autres les heures ou les moutons. J'ai appris aussi à compter les mailles du grillage. Tout est bon pour s'endormir.

La nuit, tous les trains sont gris. Je suis bercé par le feulement métallique des convois qui ralentissent à peine en longeant les quais. A cette heure-ci, Paris, c'est presque le bout du monde.

Je me réveille une première fois vers deux heures du matin. Il y a des nuits qui portent le deuil de nos rêves et d'autres qui portent conseil. Celle-ci doit sans doute cumuler un peu car je me surprends à me demander pourquoi j'ai engagé ce jeune type qui ne boit que de l'eau gazeuse. C'est un coup que je pouvais très bien faire seul. Excès de prudence ou altruisme ? L'envie de passer le relais ? De ne pas exacerber ma solitude ?

A quatre heures, je quitte à nouveau les bras de Morphée avec une furieuse envie de pisser. « Léger gonflement de la prostate, c'est tout à faire normal à votre âge » avait diagnostiqué l'urologue. Le temps que je contextualise. C'est ce que certains appellent du comique de situation. Je n'ai pas le temps de trouver cela drôle. Pour changer, je me rendors en comptant les biffetons à venir. C'est un peu comme les moutons, tous pareils.

Se réveiller une troisième fois au chant sonnante des premières pièces qui

tombent dans le récipient de la préposée. Dans le plus pure style « *Folie des grandeurs* ». Cela me change du chant de coq de mon enfance ou du claquement sec du loquet de la cellule voisine qui me froissait les tympans il y a de cela quelques mois à peine. Un instant, je suis tenté de reprendre le décompte des carrelages.

Et dire que la solution était sous mes yeux depuis des heures ! Il y a là les numéros de téléphone de parfaites inconnues, certaines un peu perverses sans doute mais, dans la tenue et la position où je suis, pas question de faire le difficile et encore moins de jouer les moralistes. On a les Vendredis qu'on peut. Une unique barre sur l'écran. Comme un feu de détresse que l'orage éteint sur la berge. Chronique d'une mort téléphonique annoncée. Je compose un des numéros au hasard. Une voix d'homme, courroucée.

La seule chose qui semble le préoccuper c'est de savoir comment j'ai eu ce numéro. Sa salope d'épouse serait-elle... ? Je n'en peux plus. Je me mets à hurler, à le traiter de tous les noms. Les injures c'est comme les moutons, j'en connais tout un troupeau. Mon portable rend son dernier souffle. Je hais l'espèce humaine tout entière mais les pisseurs et les pisseuses en particulier.

J'en suis là de ma colère quand on frappe à la porte. Trois coups discrets empreints de cette politesse que l'on met dans ce geste quand on demande l'autorisation d'entrer dans un lieu que l'on sait occupé.

Mon Vendredi était une Vendredi. Je ne peux m'offrir le luxe de la décourager. C'est ma dernière chance, mon ticket de sortie.

- La situation est ridicule. J'ai eu des problèmes intestinaux et j'ai maculé tous mes vêtements. Je suis en tenue d'Adam ...

Cela marche. Elle se met à rire. Elle doit imaginer la scène.

- J'habite à deux pas. Je vous apporte des vêtements de mon mari. De vieux trucs de sport. Il y a longtemps qu'il ne fait plus son footing, alors...

- Et un sac poubelle pour mes fringues, si ce n'est pas abuser.

J'attends ainsi un peu moins de dix minutes, plongé dans des réflexions euphoriques sur les qualités ancestrales de l'homo sapiens qui me sauve de mon îlot de désespoir. L'inconnue me passe le paquet dessous la porte. J'ai à peine la

présence d'esprit de l'en remercier. Depuis mon réduit, j'entends son pas qui décroît et le tintement des pièces qu'elle lance dans la soucoupe.

C'est un sweat gris à capuche et un pantalon de training vert. Je me lave à nouveau les mains dans la cuvette puis je tire la chasse une dernière fois, avec une certaine délectation. Je dépose un billet dans la soucoupe. Mon inconnue en a glissé quelques-uns dans les poches. Généreuse, ma Vendredi. En sortant enfin de la gare, je respire à pleins poumons les gaz d'échappement des voitures. C'est promis, j'arrête de fumer. Je jette mes fringues dans la première poubelle. Il tombe un très léger crachin, un peu comme si l'été s'était trompé de saison. Je rabats la capuche.

Je fus arrêté moins d'une heure après le hold-up de la Société Générale. La tenue que la copine de mon comparse m'avait refilée correspondait à celle qu'avaient décrite les témoins oculaires. Les salauds, ils ne m'avaient pas quitté d'une semelle depuis la veille. Elle avait dû m'entendre téléphoner à travers la porte des toilettes.

On trouva, dans une des poches de mon survêtement, cinq billets dont les numéros de série correspondaient à l'argent qui avait été dérobé. Avec mes antécédents, comme je n'avais aucun alibi et refusais obstinément de dire ce que j'avais fait cette nuit et ce matin-là, je fus mis en garde à vue le soir même.

Je porte le numéro de matricule RC1719, l'année de la première édition de Robinson Crusoé. Le destin a souvent de la suite dans les idées.

Pierre Pirotton

